Analyses et comptes rendus

Kerrie Thornhill, Michel Cahen, Catherine Coquery-Vidrovitch, Daniele Comberiati, Odile Goerg, Augustine H Asaah, Alice Degorce, Marie-Aude Fouéré et Robert Launay

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18323>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.18323

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 11 décembre 2015

Pagination : 837-859

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Kerrie Thornhill, Michel Cahen, Catherine Coquery-Vidrovitch, Daniele Comberiati, Odile Goerg, Augustine H Asaah, Alice Degorce, Marie-Aude Fouéré et Robert Launay, « Analyses et comptes rendus », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 220 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18323> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.18323

Analyses et comptes rendus

ABRAMOWITZ, Sharon Alane. — *Searching for Normal in the Wake of the Liberian War*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2014, 280 p., bibl.

Sharon Alane Abramowitz's new monograph, *Searching for Normal in the Wake of the Liberian War*, expertly addresses aspects of postconflict reconstruction and social trauma that have gone relatively unexamined in social science research. Drawing upon extensive fieldwork and her own experiences working in mental health, Abramowitz documents how global mental health approaches were "vernacularized" in community development programmes during the initial years of Liberia's postwar reconstruction. She focuses in particular on initiatives related to disarmament and demobilisation, gender-based violence, and truth and reconciliation. Published during the incipient stages of the current ebola crisis, *Searching for Normal* offers timely lessons for scholars and policy makers who seek a more humanising and ethnographically-grounded approach to crisis management.

The book excels at presenting comprehensive information on multi-level humanitarian responses to trauma, without over-focusing on institutional dynamics. Abramowitz's field of observation ranges from personal conversations and encounters, to participation in community forums and training events, to higher-level government and donor initiatives.

In this manner she demonstrates how the apparatus of community groups, political structures, and donor politics construct a "vernacular" mental health culture at the grassroots, as well as a more general discourse of postwar reconstruction at the national level. Abramowitz compellingly argues that this is far from a value-neutral exercise in service provision, but manifestly a means of managing and containing trauma, and traumatised people, in a politically expedient way. The case studies she relates create a nuanced and multi-layered impression of how trauma is addressed by, and between, different actors.

By virtue of its multidisciplinary outlook, the book occasionally introduces ideas or arguments could have been developed further or with a more robust use of existing literature. Based on my own research on gender violence in postconflict Liberia, I took issue with some minor points in Chapter Six, "The GBV Proxy". For example, the argument that foreign aid workers' personal fears of rape led to an overfocus on sexual violence programming during the initial years after ceasefire is overly monocausal. Rather, this should have included the context of increasing gender violence funding internationally, and advocacy efforts on the part of Liberian women's groups. Such contextual grounding would have provided a stronger basis for what was otherwise a gracefully narrated participant observation of gender-based violence interventions.

Similarly, the material presented on traditional authorities' engagement with the state, while relevant, could have benefited from more engagement with existing gendered analyses of secret societies and the postconflict state. The discussion of "indigenizing" health, psychosocial, and gender violence initiatives spends little time on the conflicted meanings of the term "indigenous" in Liberia's specific historical context as a country with longstanding social cleavages between native and settler identifications. Nevertheless, the original

Cahiers d'Études africaines, LV (4), 220, 2015, pp. 837-859.

material presented on indigenous medical perspectives on mental health, such as “Open Mol”, contributes significantly to the region’s ethnographic literature.

The above limitations, rather than undermining the importance of this book, demonstrate its usefulness in prompting a dialogue for which there is, or should be, a pressing need. Ideally it will play an agenda-setting role in future ethnographic and global health research. Searching for normal is ambitious in scope and nuanced in delivery. It should be well received by academics in the field of global health, human security studies, anthropology, and gender. Additionally, it will be an excellent reference for professionals working in postconflict development. Given the well-documented challenges of delivering emergency healthcare to a beleaguered population, quandaries that have become high-profile in the current ebola crisis response, this book arrived on the scene not a moment too soon.

Kerrie THORNHILL

BASTO, Maria-Benedita (dir.). — « Littératures de l’Angola, du Mozambique et du Cap-Vert », *Études littéraires africaines*, 37, 2014, 250 p.

Publier un compte rendu d’un dossier littéraire dans une revue de sciences sociales comme les *Cahiers d’Études africaines*, n’est pas chose si aisée, surtout quand l’auteur de ces lignes est un historien. En effet, ce dernier va lire les articles dans l’intention d’apprendre des choses sur l’histoire des pays concernés ou sur des genres spécifiques étudiés. Mais il n’en reste pas moins que la revue hôte de ce dossier, *Études littéraires africaines*, publiée par l’APELA (Association pour l’étude des littératures africaines), s’adresse à un public de spécialistes des littératures et c’est naturellement en fonction de cet objectif que l’on doit, d’abord, considérer le présent dossier.

Il ne fait aucun doute qu’il rendra le plus grand service à ce public, tant les études sur les littératures des pays africains de langue officielle portugaise (couramment dénommés « PALOP » dans les textes portugais contemporains) sont encore peu fréquentes en français. Saluons le travail important de traduction, principalement du portugais vers le français, fait par Maria-Benedita Basto, maîtresse de conférences à l’Université de Paris-Sorbonne. Outre la présentation et, *in fine*, une très utile liste des œuvres des auteurs des PALOP publiées en français, le dossier se compose de huit articles : trois portent sur l’Angola, également trois sur le Mozambique et deux sur le Cap-Vert. La présentation initiale de M.-B. Basto n’indique pas pourquoi n’ont pas été inclus au moins un article sur la Guinée-Bissau et un autre sur São Tomé e Príncipe. Mais les trois principales « puissances littéraires » des PALOP sont abordées.

Le titre du dossier est sobre (« Littératures de l’Angola, du Mozambique et du Cap-Vert ») et je suis personnellement heureux qu’il ait évité le fréquent « Littératures d’Afrique lusophone », tant cette caractéristique est contestable. Néanmoins, la première ligne de la présentation de M.-B. Basto nous y replonge — « Les littératures d’Afrique lusophone sont encore peu connues en France [...] » (p. 8) — même s’il est de suite précisé que l’expression est utilisée « faute de mieux » (p. 8). Il n’en reste pas moins qu’elle n’est pas discutée, ce qui est dommage car la question du statut social de la lusophonie dans ces pays n’est pratiquement pas abordée dans le dossier (sauf sous l’angle de l’analphabétisme).

En particulier, le fait que la quasi-totalité des écrivains de ces pays n'écrivent qu'en portugais et jamais en langue africaine (de rares fois en créole, pour ce qui est du Cap-Vert) relève certes d'une question, difficile en premier lieu pour des écrivains qui veulent pouvoir être lus, mais qui n'en est pas moins très politique et sociale : il est donc dommage qu'elle ne soit pas abordée par les auteurs, comme s'il était évident que la littérature africaine des PALOP doit être en portugais. Certains rappellent que, aussi bien Amílcar Cabral que Samora Machel (dirigeants de la lutte en Guinée et au Mozambique) avaient considéré que la langue portugaise était un « trophée de la guerre anticoloniale » et qu'ainsi « la langue coloniale avait été décolonisée ». Bien jolies formules, mais cette explication est, à mon avis, un peu trop facilement admise, car la langue portugaise était surtout la langue, souvent maternelle, en tout cas d'usage courant, dans l'élite qui dirigeait les partis indépendantistes, et que c'est d'abord cette identité élitiste que ses *lídres* ont voulu transformer en nation. De ce point de vue, la littérature y a aussi fait partie du processus de modernisation autoritaire — même si les écrivains étudiés sont tous anticolonialistes et, pour certains, analysés dans le dossier comme « décoloniaux » puisque dénonçant le fait que le programme culturel de l'indépendance n'a pas été achevé.

La « Présentation » (pp. 8-13) de Maria-Benedita Basto est le seul article qui balaie l'ensemble des trois pays (les autres articles se limitant toujours à un pays) et elle contient les indispensables repères historiques. Il faut savoir que les colonies portugaises ont été extrêmement précoces dans la production d'une littérature en portugais, évidemment en lien avec l'ancienneté des communautés luso-créoles qui parsemaient les colonies. Cette littérature est inséparable de la lutte politique qu'engagèrent ces milieux contre le blanchiment des colonies qui s'opéra après la Première Guerre mondiale (et encore plus après la Seconde). Ils défendirent ainsi très tôt la *causa africana* (p. 9).

Mais M.-B. Basto aurait dû préciser, ne serait-ce qu'en une phrase, que cette lutte était fort ambiguë puisqu'elle n'était nullement relative à la cause indigène, mais à la cause de gens noirs et métis qui se considéraient comme portugais et refusaient d'être traités comme des colonisés et des indigènes (leur anticolonialisme était donc intégrationniste, jamais séparatiste). La génération suivante passera à l'anticolonialisme séparatiste, et celle d'après questionnera, en des styles fort différents selon les auteurs, l'inachèvement du programme des indépendances. Les écrivains des PALOP ont fait le maximum pour ne pas tomber dans le « réalisme socialiste » qui fut l'orientation politique officielle lors de la phase radicale (1975/1989-91). On peut reconnaître que, malgré le paternalisme autoritaire des gouvernements « marxistes-léninistes » (Angola et Mozambique) ou de « démocratie révolutionnaire » (Cap-Vert), les écrivains ont eu une vraie marge de manœuvre, voyant leurs œuvres parfois publiées des années plus tard, mais sans qu'ils ne subissent une répression de type stalinien.

Un dossier de revue ne peut, et ne cherche pas, à être complet : les articles qui suivent la présentation sont donc autant de « touches » qui ne se veulent pas un exposé complet de la production littéraire et des questions attenantes (nationalité littéraire, etc.), mais en illustrent un aspect, souvent en étudiant un, deux, rarement plus de trois écrivains.

Laura Cavalcante Padilha (Université de São Paulo), sans doute la doyenne des études littéraires sur l'Afrique au Brésil, montre, dans « Littérature angolaise, jeux cartographiques et désobéissance épistémique » (pp. 15-27), comment la fiction angolaise, dès le début, avec *O segredo da morta* de António de Assis

Júnior généralement considéré comme le premier romain angolais, est une arme « contre la colonialité »¹. Le lieu par excellence de production littéraire est Luanda, la vieille capitale fondée en 1575, dont les quartiers changent avec l'expansion blanche et l'exode rural, arrière-plan social de toute l'œuvre de José Luandino Vieira. Dès après la mort du premier président Agostinho Neto en 1979, lui-même poète mais menant néanmoins le pays d'une main de fer guère poétique, la littérature reprend son rôle de critique sociale même si l'on est encore en plein régime de parti unique. Il apparaît, au début du XXI^e siècle, que « les romans [...] insistent surtout sur un fait : le rêve et le projet utopique [construits] par l'imaginaire indépendantiste ne se sont toujours pas véritablement réalisés » (p. 24). Est-ce si sûr ? Le projet indépendantiste n'était-il pas aussi celui d'un régime de parti unique et de nation homogène ? Du moins les écrivains ne s'attendaient-ils sans doute pas à cela.

Philipp Rothwell (à présent à Oxford, mais alors à la State University of New Jersey), dans « Nouvelles trajectoires de la littérature angolaise : l'Amérique au crible de l'épistémologie du Sud dans *O Terrorista* de Berkeley, Californie de Pepetela » (pp. 29-40), nous livre un article aussi original que l'œuvre de l'écrivain angolais Pepetela. Profitant d'un séjour en tant qu'écrivain en résidence à Berkeley, ce dernier en a profité pour écrire un roman (publié en 2007) qui n'aborde absolument pas l'Angola, mais les États-Unis et leur obsession sécuritaire anti-terroriste qui fabrique de ce fait même des terroristes. Pepetela avait déjà donné le signal avec une œuvre précédente *Jaime Bunda e a morte do Americano* (parue en 2003), pastiche de James Bond. On aurait là, selon P. Rothwell, des romans typiques du « Sud global », des œuvres « portant un savoir venu du Sud [et critiques des] modes de vie occidentaux », mais venant d'un « Sud [qui connaît] le Nord bien mieux qu'il ne se connaît lui-même » (p. 33).

Inocência Mata (Université de Lisbonne), dans « À contre-flux du nationalisme littéraire : inspiration et inversion du regard dans la littérature angolaise » (pp. 41-51), considère que la littérature est un « passage obligé » pour connaître la société angolaise, non point parce qu'elle pourrait se substituer aux sciences sociales « mais parce qu'elle s'affirme depuis longtemps [...] comme le véhicule privilégié de la réflexion concernant la dynamique sociale et historique du pays » (p. 41). On peut considérer qu'elle pêche par optimisme, ou alors qu'elle exclut la littérature coloniale qui ne se distinguait pas si facilement, aux débuts, de la littérature « angolaise ». Elle voit la littérature du début du XXI^e siècle comme typique des « désillusions postcoloniales » (p. 47) relatives non seulement à l'Angola, mais à la terre entière. Mais cela lui fait imprudemment suivre les thèses de Michael Hardt et Antonio Negri : « L'idée d'une patrie florissante [...] est devenue caduque avec le constat de l'appropriation des richesses nationales par des entités insaisissables, relevant de pouvoirs délocalisés, sans visage, sans race ni appartenance, en somme par un système transnational qui décentralise et déterritorialise » (pp. 50-51, souligné dans le texte). Pourtant, en Angola, les « entités » qui s'enrichissent sur le dos du pays ont des noms bien connus

1. Il me semble que L. Padilha utilise (p. 17) le concept de colonialité comme un synonyme de « situation coloniale » et non point au sens qu'a donné l'inventeur de ce concept, le sociologue péruvien Aníbal Quijano, qui vise justement à décrire les rapports sociaux de type colonial maintenus indépendamment de l'existence formelle d'une colonie.

(par exemple les principales compagnies pétrolières américaines, françaises, anglaises, chinoises...) et l'élite angolaise richissime est entrée sans vergogne dans ce qu'elle appelle elle-même « l'accumulation primitive du capital », au sein d'un capitalisme mondial qui garde intact des cœurs ultra-centralisés... Il est du reste dommage qu'aucun article n'aborde le roman de Pepetela, *Predadores* (*Les prédateurs*, 2005), critique vitriolique des nouveaux-riches angolais.

Maria-Benedita Basto, dans « Une main peut en cacher une autre : décolonisation des savoirs, histoire et épistémologie au cœur des écritures littéraires mozambicaines » (pp. 53-72) souligne que la « colonisation des savoirs ne s'est nullement arrêtée avec les indépendances [et qu'il] s'agit donc de dépasser la simple réaction au colonisateur (ou au modernisateur, etc.), et d'être à l'écoute des circulations "ex-centriques" qui tracent d'autres lignes et essaient de résister à toute forme de monopole des concepts » (pp. 54-55). On la suivra parfaitement dans ce souhait, mais peut-on ensuite affirmer d'une manière si générale que, dans leur « manière de décoloniser les savoirs, les poèmes et les romans des écrivains mozambicains [...] esquissent d'autres "épistèmes" » possibles pour comprendre le monde et agir sur lui » (p. 55) ? Il s'agit en particulier de l'« oblitération de l'histoire » produite par le colonisateur, qui exige une réponse urgente qui n'a « pas disparu avec les indépendances » (p. 55). Certes, mais l'oblitération n'a-t-elle pas continué ? Les écrivains n'ont-ils pas été pris dans un contexte où la capitale et le sud du pays exprimèrent presque seuls ce qu'ils croient être la nation nouvelle ? Par exemple la reprise de la fameuse capture du roi nguni Ngungunhane en 1895 dans la littérature d'avant comme d'après l'indépendance peut s'opérer sous un angle pro-colonial ou anticolonial selon les auteurs (p. 59), mais il s'agit toujours de la croyance selon laquelle les principales guerres de pacification des Portugais ont été faites dans le Sud — ce qui valorise l'actuel pouvoir politique du Frelimo, fortement « sudiste » —, alors qu'il n'en est rien... Pro- (Francisco Toscano et Julião Quintinha) ou anticoloniaux (Ungulani Ba Ka Khosa), ces écrivains reproduisent finalement le même mythe d'un Mozambique dont le cœur historique serait au Sud, même quand un écrivain comme Nelson Saúte dans *Maputo Blues* décentre sa narration vers la périphérie, mais c'est toujours de la capitale qu'il s'agit (p. 72). De ce point de vue, M.-B. Basto pêche-t-elle sans doute par optimisme quand, constatant très justement que « les nationalismes postcoloniaux ont eu tendance à se désintéresser du questionnement des savoirs », c'est dès lors « souvent la littérature qui a assumé l'acte d'interroger » (p. 72). Peut-être, mais avec des limitations sévères, puisque la production littéraire est à 95 % faite dans la capitale...

Francesco Noa, l'un des principaux spécialistes mozambicains de la littérature, dans « L'océan Indien et les routes de la transnationalité dans la poésie mozambicaine » (pp. 73-87) constate que la « dimension tellurique » a presque toujours prévalu dans la littérature et se demande pourquoi « peu de critiques s'intéressent [au] thème de la mer (présence ou absence) en lien avec une réflexion identitaire ou en tant que cadre territorial ». En effet, dans le cas spécifique du Mozambique, « sous-évaluer l'importance de l'océan Indien et de ses dynamiques millénaires d'échanges commerciaux et culturels [...] revient à escamoter des éléments fondamentaux pour la compréhension de l'architecture des imaginaires et des configurations identitaires locales, nationales et régionales » (p. 73). Est-ce un héritage de la période esclavagiste, l'océan étant vu comme une menace ? (p. 78). Il y aura au moins une exception, l'île de Moçambique, l'ancienne capitale, souvent chantée par les poètes. L'océan, symbolisant les apports pluri-nationaux à la littérature mozambicaine, pourrait alors évoquer des « mondes propices » (p. 87).

Agnès Levecôt étudie l'un des romans du plus célèbre écrivain mozambicain dans « Frontière et altérité dans *Le dernier vol du flamant* de Mia Couto » (pp. 89-100). Suivant Paul Ricœur, elle demande « comment le récit de Mia Couto fait-il apparaître [les] faiblesses qui font de la figure de l'Autre une altérité à la fois attirante et menaçante » (p. 91). La réponse vient bien vite, puisque le roman décrit « ceux qui, tout en étant mozambicains, se comportent comme des étrangers parce qu'ils sont envoyés par le gouvernement central : ils ne sont pas originaires de la région, ne respectent pas les coutumes locales et sont davantage appâtés, semble-t-il, par le pouvoir et l'enrichissement [...] que par le bien-être de la population » (p. 92). « Les dominateurs ont changé, mais pas les dominés » (p. 93), dichotomie à laquelle s'en ajoutent d'autres dans le roman de Mia Couto (vieux/jeunes, ruraux/citadins, tradition/modernité) de telle manière que « chacun d'entre eux est ainsi étranger à l'autre » (p. 93). Je ne sais pas exactement ce que A. Levecôt veut dire quand elle écrit : « Les dominateurs ont changé » : signifie-t-elle que ce ne sont plus les mêmes personnes, ou que ce sont les mêmes personnes qui ont changé, étant passées du « marxisme-léninisme » au capitalisme sauvage ? Cette seconde hypothèse me semble mieux correspondre à la réalité. De même, quand en note (p. 93), elle cite, à propos des « dominés », « un proverbe africain servant d'épigraphe au onzième chapitre du roman » de M. Couto : « Les ruines d'une nation commencent dans le foyer du petit citoyen », il eût été utile de remarquer que ce « proverbe africain » est évidemment inventé (ou remanié) par Mia Couto, puisqu'il est fondé sur deux concepts inexistantes dans les périodes précoloniale et coloniale africaines (nation/citoyen). Mia Couto est, de toute manière, un inventeur de langue et n'a jamais cherché à « africaniser » son texte pour prouver son africanité (il est blanc).

Dans le *Dernier vol du flamant*, c'est l'étranger « total » (pas un Mozambicain venu de la capitale, mais un Italien) qui se rapproche le plus des gens du cru et c'est le traducteur au départ utilisé par l'Italien qui a besoin d'une traduction pour comprendre ce que Massimo dit à la belle Temporina (p. 96) : « La chute du pays est donc symboliquement compensée par l'image de l'oiseau qui s'envole en direction du soleil couchant [...]. Le renouveau est possible et il s'agit [...] d'un renouveau auquel a participé l'étranger » (p. 99).

Catherine Dumas, dans « La poésie du Cap-Vert : sons et thèmes » (pp. 101-112) choisit de traiter « la contingence géopolitique, l'espoir et sa concrétisation, la tension entre évasion et émigration, le discours de la lutte et de l'agressivité, la liberté et la vérité » (p. 101) : vaste programme ! C'est le seul article qui aborde la question du choix de la langue d'écriture : la poésie en créole existe dès le XIX^e siècle et, dès les années 1920, on a des « militants du créole » avec par exemple le très fameux poème d'Eugénio Tavares, « Hora di Bai » (« Le moment du départ ») qui a inspiré ensuite bien des *mornas* (musique lente et triste) chantant l'émigration. Aujourd'hui, la poésie du Cap-Vert, « tout en gardant le fil de la tradition initiée par *Claridade* [revue littéraire ayant publié neuf numéros entre 1936 et 1960], a remplacé la négation et l'agressivité du discours, dues au contexte [colonial] d'alors, par la plénitude d'un univers intégratif où le dedans et le dehors agissent sur un mode de relation continue » (p. 112). J'aimerais tellement le croire...²

2. Il est très dommage que Michel Laban soit décédé avant d'avoir publié l'anthologie de la poésie du Cap-Vert qu'il avait préparée pour ses étudiants (p. 103).

Dans « Faire la différence : écritures littéraires des femmes au Cap-Vert » (pp. 113-124), Fátima Bethencourt, de l'Université de São Paulo, se place d'un point de vue féministe qui ne se fonde « pas sur des critères d'exclusion mais d'inclusion, en accueillant les nouvelles masculinités possibles, en élargissant les sphères d'action des femmes » (p. 112). La littérature féminine capverdienne existe dès le XIX^e siècle (p. 116) mais rapidement les « thèmes privilégiés de ces auteures capverdiennes » parfois tintés de marxisme après la Seconde Guerre mondiale portent sur les « jeunes femmes exploitées, [les] grossesses précoces, [les] enfants sans père, [le] poids des préjugés » (p. 119). Les temps ont changé, mais les écritures féminines/féministes capverdiennes dévoilent leur « potentiel de subjectivation » et donc leur « force de subversion dans le combat pour faire sortir de l'invisibilité les femmes et leurs quotidiens » (p. 124).

Enfin, on ne pourra qu'être étonné, avec la très utile liste des « Littératures de l'Angola du Mozambique et du Cap-Vert [traduites] en français » (pp. 125-132) que pas moins de 132 textes d'écrivains africains de langue portugaise ont été traduits en français de 1961 à nos jours.

On regrettera parfois des maladresses de traductions, dues à des lusitanismes, mais il n'y a aucun doute que ce dossier est une belle invitation à poursuivre l'étude d'une littérature très vivante.

Michel CAHEN

BLUM, Françoise. — *Révolutions africaines. Congo, Sénégal, Madagascar. Années 1960-1970*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 202 p., bibl.

C'est un ouvrage sur un sujet apparemment aride, à l'origine thème d'un séminaire de recherche, mais néanmoins écrit avec allant et vivacité. L'introduction précise utilement les possibilités de définition du terme de « révolution ». L'idée de base est la suivante : Mai 1968 n'a pas été seulement un phénomène exceptionnel, français ou américain, qui a pris naissance parmi les nouvelles générations étudiantes. Le phénomène s'est produit de façon analogue un peu partout, et en particulier dans les États francophones d'Afrique, à différentes dates. Tout particulièrement trois d'entre eux ont connu leur révolution de mai ou l'équivalent : il y a eu les « trois glorieuses » à Brazzaville en août 1963, le Mai sénégalais en 1968 et le Mai malgache en 1972. Le premier a abouti à une véritable révolution au Congo, le deuxième a échoué mais a laissé des traces, et le troisième a fait place à un régime militaire. D'où l'idée hardie de comparer ces trois mouvements qui apparaissent comme l'archétype le plus réussi de nombreux événements comparables, à commencer par la crise de 1961 en Guinée (le « complot des enseignants »), l'émeute de 1964 au Gabon où le président Léon Mba n'a été remis au pouvoir que par l'intervention de la France, ou le *putsch* en Haute Volta de 1966.

Le parti pris de l'ouvrage utilise abondamment et remarquablement les archives françaises disponibles sur ces divers événements (dont le fameux fonds Foccart) ; il est accompagné de cartes, d'une liste utile des sigles, d'un index des noms propres et géographiques et de nombreuses références qui démontrent la richesse de la documentation. Le parti pris est de s'intéresser à ces mouvements d'abord par leur expression africaine. Ce fut une révolte de la jeunesse, révélatrice d'une culture d'opposition commune, de pratiques et de savoirs dès

lors globalisés, au premier chef des organisations étudiantes et syndicales. Elle secoua les populations africaines comme elle secoua celles de Paris, des campus américains ou de Prague. La comparaison de ces événements, en apparence seulement « incomparables », permet de mettre en exergue les points communs et les divergences de cette vague de fond qui traversa le monde dans les années 1960. C'est l'objet de la première partie de cet ouvrage.

Tous ces mouvements ont au moins une source commune : l'opposition au carcan des opérations de coopération qui assurent la pérennité et la dominance du personnel et des crédits français, aussi bien dans le domaine de la défense que dans celui de la formation, au premier chef universitaire. Tous les mouvements vont d'ailleurs au moins partiellement obtenir satisfaction : par le départ des troupes françaises du Congo et de Madagascar, par l'« africanisation » des cadres dans tous les cas. L'enseignement est malgachisé à la suite de la révolte de 1972, tandis que la volonté farouche de Senghor d'écraser le mouvement étudiant aura momentanément raison de la « ouolofisation ».

L'autre combat, très modérément remporté, est celui mené contre le parti unique ou dominant. Car, ironie de l'histoire, la révolution congolaise, qui empêcha Fulbert Youlou de mettre en œuvre son projet de parti unique, va instaurer le sien, le MNR (Mouvement national de la révolution). Le régime du parti unique, dont Senghor était partisan, va perdurer au Sénégal jusqu'en 1974. Dans tous les cas, dans les trois pays, l'opposition légale parlementaire ne compte pas. En 1963, 1968 et 1972, le parti unique ne va guère jouer le rôle de soutien du gouvernement en place. Dans deux cas sur trois, au Congo et au Sénégal, ce sont les résistances syndicales qui vont être au cœur de l'événement. Mais ces succès apparents vont être sans lendemain, aussi bien au Congo qu'au Sénégal. Deux acteurs demeurent essentiels : le petit peuple des villes et les étudiants. Il y a, dans les trois cas, émeutes urbaines de masse qui voient l'avènement d'une génération dans les luttes politiques et syndicales : la jeunesse. C'est elle qui milite pour l'africanisation, contre les accords de coopération, contre l'impérialisme et le néo-colonialisme et, dans le cas de Madagascar, pour la malgachisation. Les hommes au pouvoir avaient connu l'époque coloniale, les jeunes beaucoup moins. Ils sont donc les déçus de l'indépendance, et c'est cette déception qui les constitue en classe politique. C'est une jeunesse composée d'une part des étudiants et des élèves de plus en plus nombreux et en situation de tension face à leur avenir, et d'autre part de jeunes chômeurs urbains, ce que les premiers craignent de devenir à leur tour. Particulièrement intéressante est l'étude précise de la circulation internationale croissante à l'époque, et relativement intense, des acteurs — étudiants et syndicalistes (pp. 91-96). Il s'agit désormais d'un monde social globalisé où circulent valeurs, objets politiques et culturels, *via* des réseaux de passeurs-acteurs (p. 98).

Ces passeurs de savoir militant, c'est l'objet de la seconde partie. Il s'agit des étudiants et des syndicalistes, à commencer par la FEANF (Fédération des étudiants d'Afrique noire en France) et de l'AEOM (Association des étudiants d'origine malgache), creuset de formations politiques multinationales. L'analyse de l'évolution en France — où en 1960 ils deviennent des étrangers — est passionnante. On y trouvera, entre autres, de pittoresques évocations de la Maison de l'Afrique à la Cité universitaire, et de la Maison de l'Afrique de l'Ouest boulevard Poniatowski, bien connues parce que espionnées et décrites par les services de police. On trouve aussi une étude fouillée des Guinéens en exil (pp. 121-125). Sont aussi étudiés l'UPTC (Union panafricaine des travailleurs croyants), le cas

des étudiants camerounais face à la guerre dans leur pays, et l'AEOM, plus les réseaux internationaux travaillant en liaison avec les mouvements africains.

Enfin l'étude se clot sur une analyse de l'Université ouvrière de Guinée, créée en accord avec la FSM (Fédération syndicale mondiale) pour organiser une école de formation syndicale à Conakry, en fait dans le Fouta Djallon, à Dalaba, à 350 km de la capitale où elle revint ensuite. De 1960 à 1965, seize stages regroupant 469 stagiaires dispensèrent un enseignement marxiste de style stalinien, qui prit fin à la suite du complot des enseignants.

Le tout constitue une étude approfondie des révolutions urbaines réussies ou avortées de l'époque. L'absence des paysans est reconnue dans la conclusion. Ce livre souligne à quel point, dans les années 1960, l'Afrique est dans le monde et participe, par de multiples réseaux et connexions, au processus de globalisation. Ce n'est pas un continent passif mais un continent dont les résistances et les luttes font aussi la richesse.

Catherine COQUERY-VIDROVITCH

BRIVIO, Alessandra. — *Italiani in Ghana. Storia e antropologia di una migrazione (1900-1946)*. Roma, Viella, 2013, 157 p., bibl.

Pendant les dernières années, on a commencé à considérer l'émigration italienne en tant que « phénomène de longue durée ». Outre cette nouvelle approche, une attention majeure a été consacrée à la formation et à l'organisation des communautés d'expatriés à l'étranger. Le livre *Italiani in Ghana* de l'anthropologue Alessandra Brivio se situe exactement dans cette démarche. Rappelons que si l'histoire des migrations italiennes en Afrique subsaharienne est méconnue en Italie, elle a eu en revanche un grand impact en Afrique, avec des conséquences visibles encore aujourd'hui.

Outre les grands historiens de l'émigration italienne, l'auteure s'est appuyée, du point de vue théorique, sur les études de Ricœur concernant la mémoire personnelle et, plus généralement, sur les récentes « *race studies* » qui l'aident à situer au cœur du Ghana cette communauté occidentale qui n'était pas à proprement parler « coloniale ». Les études de genre sont aussi très sollicitées ici, alors que, depuis quelque temps, de nombreux ouvrages sur la condition féminine et masculine des Italiens dans les anciennes colonies africaines commencent à voir le jour en Italie.

La première partie du livre analyse les raisons de l'émigration et la toute première organisation de la communauté. Il s'agit d'une communauté quantitativement réduite, mais importante pour les enjeux sociaux, politiques, culturels et raciaux qu'elle représente. En reprenant les études de Fanon, l'auteure nous montre comment, même à l'intérieur de la communauté blanche du Ghana, les divisions de classe et de genre produisaient une sorte de stratification socio-raciale entre les Européens. L'identité italienne se formait à partir d'un noyau à la fois global (l'émigration) et local (une émigration plus « régionale » que nationale, les différences et les divisions à l'intérieur de la communauté après l'émigration), en créant une italianité transfrontalière qui dépassait les limites imposées par les pays et par les langues.

La deuxième partie est la plus riche au niveau théorique, car Alessandra Brivio aborde les questions fondamentales du genre et de la race, deux concepts-clés pour comprendre les divers aspects de l'immigration italienne au Ghana.

La question du genre, concernant à la fois les rares femmes italiennes présentes et surtout les femmes africaines locales (envers lesquelles les Italiens éprouvaient en même temps un sentiment de supériorité et de peur), nous aide à clarifier les stratifications de la communauté européenne et à réfléchir au statut particulier des Italiens : ni colonisateurs ni colonisés, ils faisaient néanmoins partie de la classe dominante, dont ils représentaient un élément-clé. Certes, vu de l'extérieur, le groupe des Européens pouvait paraître relativement homogène, et le racisme de même que les discriminations envers les Africains constituaient la base d'une solidarité. Mais celle-ci pouvait être aléatoire et les fractures étaient en réalité profondes. A. Brivio nous met face à l'une des grandes questions concernant les Italiens en Afrique : la supposée « blancheur » de la communauté italienne, qui était cependant perçue en tant que « non blanche » par les autres Européens au Ghana (surtout par les Anglais), alors qu'elle leur était malgré tout renvoyée en miroir dans la relation raciale avec les Ghanéens.

La troisième partie, consacrée à la mémoire, même si elle présente des témoignages très originaux (notamment ceux des filles métisses issues des relations entre Italiens et Africaines), est la moins aboutie, et l'espace consacré à la mémoire, pourtant un élément essentiel, n'occupe même pas un dixième du livre. Cela n'empêche pas que les propos consacrés à la mémoire sélective, à la construction du mythe de l'émigrant, ou encore aux difficultés rencontrées par les Italiens dans la formulation d'une mémoire vraiment personnelle qui puisse sortir des clichés, soient très intéressants ; mais on reste légèrement déçus du manque d'ampleur théorique de ces réflexions.

Cela dit, le travail réalisé est original et d'un très bon niveau ; l'auteure a eu surtout le mérite d'aborder un sujet relativement nouveau avec des outils théoriques modernes et variés, ce qui lui a permis d'entamer une véritable recherche interdisciplinaire et de montrer comment les questions du genre et de la race restent fondamentales pour comprendre la société contemporaine.

Daniele COMBERIATI

BULAWAYO, NoViolet, MYBURGH, Constance, TERRY, Olufemi, BABATUNDE, Rotimi, FOLARIN, Tope & OKPARANTA, Chinelo. — *Snapshots - Nouvelles voix du Caine Prize*. Nouvelles traduites de l'anglais par Sika Fakambi. Paris, Éditions Zulma, 2014, 224 p.

La littérature issue de pays africains se diffuse actuellement parmi un public élargi, au-delà des cercles initialement intéressés par le continent³. Elle provient, de plus en plus, d'auteurs vivant hors du continent ou navigant entre l'Afrique, l'Europe et l'Amérique du Nord. Il s'agit toutefois majoritairement d'écrivains s'exprimant en langue française et on constate, en France, une méconnaissance des auteurs anglophones contemporains, voire lusophones, faute de traduction⁴.

3. Voir notamment Leonora Miano, prix Renaudot 2013 pour *La saison de l'ombre*, Alain Mabanckou, In Koli Jean Bofane, Kossi Efoui... sans oublier bien sûr les auteurs de la génération antérieure, toujours prolixes, comme Tierno Monénembo.
4. Voir notamment Wole Soyinka, prix Nobel 1986, Chinua Achebe, et les contemporains : K. Sello Duiker (*La sourde violence de rêves*), Chimamanda Ngozi Adichie, Taiye Selasi...

Les éditions Zulma remédient partiellement à cette lacune en publiant un recueil de six nouvelles issues de pays dont l'anglais est une des langues nationales. Le critère de sélection est d'avoir été retenu comme finaliste du Prix Caine ou récompensé par ce prix en 2013-2014. Ce prix, décerné par la fondation éponyme, vise à encourager l'émergence d'auteurs en organisant des ateliers d'écriture et en favorisant la publication de leurs écrits. Les critères plus spécifiques du choix des auteurs et des nouvelles retenues ne sont pas explicités, au-delà de la volonté évidente d'offrir une gamme large de styles, admirablement rendus par la traductrice, et de thématiques.

Les auteurs sont, en général, au début de leur carrière littéraire. On annonce ainsi qu'ils préparent un recueil personnel de nouvelles ou travaillent à leur premier roman. Ils sont nés entre 1972 et 1987, en Afrique du Sud, au Zimbabwe, en Sierra Leone ou au Nigeria ou hors du continent (Texas, Londres). Certains n'ont jamais quitté le continent africain tandis que d'autres vivent éloignés de leur pays natal. Ils cadrent alors avec le concept d'afropolitain ou d'afrocosmopolitisme, désignant cette nouvelle génération, née largement après les indépendances et dont l'horizon est d'emblée vaste. La question du lectorat, et donc du public visé, est importante dans leur démarche, raison de leur ouverture au monde, tant les lecteurs se font rares sur le continent. Le détour par l'international peut, paradoxalement, permettre de retrouver des lecteurs nationaux. Du parcours varié des auteurs découle la grande diversité des nouvelles publiées dans ce volume. Une nous parle de l'Afrique du passé, durant la colonisation, mais la plupart sont situées dans le présent.

Dans « La République de Bombay », un soldat, parti de sa Sierra Leone natale pour combattre à Ceylan lors de la Seconde Guerre mondiale, prend conscience de la relativité des interdits : « Ainsi Bombay fut-il surpris d'apprendre qu'il était possible d'être félicité pour avoir tué un homme blanc » (p. 189). De retour à Freetown, la vie ne peut plus se dérouler comme avant : il fait sécession, à titre individuel, avant toute indépendance nationale et en dehors de toute affiliation politique. L'auteur, Rotimi Babatunde, né en 1976 à Lagos, manie avec brio l'ironie et le cynisme entre critique coloniale et absurdité. Plusieurs récits mettent en scène les enfants de la rue ou des adolescents dépossédés d'eux-mêmes par un destin familial. C'est le cas de la nouvelle éponyme de NoViolet Bulawayo. Écrite dans un style impersonnel, glaçant et distancié, elle suit la spirale descendante d'une adolescente sans nom, à part ceux que lui donnent les autres. L'auteure née en 1981 au Zimbabwe, excelle à rendre les sensations, les bruits par des onomatopées et à exprimer les sentiments, tout en gardant une neutralité implacable. Dans « Jours de baston » d'Olufemi Terry, né en 1972 en Sierra Leone, des gamins de la rue essaient de trouver leur place dans une communauté et leur identité individuelle à travers des combats qui mettent en jeu les règles de la vie et de la mort. La question de la prostitution est également abordée dans un récit étrange à l'allure de policier (« Hunter Emmanuel » de Constance Myburgh, née à Londres en 1986). Ailleurs, le futur des jeunes se dessine hors du continent, par un rêve de migration qui est aussi un rêve d'épanouissement personnel. La question de l'homosexualité féminine, thème rare, est affrontée dans un esprit d'amour et de compréhension parentale, d'espérance mais que maints obstacles administratifs entravent (« America » de Chinelo Okparanta, née en 1981 au Nigeria).

L'espérance est aussi présente par le biais de la ferveur évangéliste, activée par le passage d'un pasteur aveugle venant du pays pour prêcher aux États-Unis

parmi les immigrés du Nigeria : tout le monde veut croire au miracle, dans une posture de rédemption mais aussi de volonté de réussite dans un monde hostile. Le héros ne veut pas détruire la force de cette attente et de cette foi, ce qui aboutit à une chute pleine d'humour. Tope Folarin, auteur de cette nouvelle à la tonalité fraternelle et optimiste, né en 1982 aux États-Unis, est issu lui-même de ce milieu de la diaspora nigériane.

À travers ces six nouvelles, écrites à parité par des hommes et des femmes, se met en scène une Afrique où la lutte pour un avenir meilleur n'a d'égal que l'aberration et la dureté du présent. La diversité des positionnements des auteurs est certainement une des clés de la variété des modes d'expression. Chacun y trouvera son compte, selon sa sensibilité. On ne peut que souhaiter que d'autres initiatives de traduction soient prises, pour faire connaître de nouveaux auteurs venus de mondes non francophones. Depuis leur sélection par le Prix Caine, certains auteurs ont fait leur chemin. NoViolet Bulawayo a publié en 2013 un roman acclamé par la critique, *We Need New Names*. Constance Myburgh, installée en Afrique du Sud, et polyvalente, manie l'écriture mais aussi la caméra. En 2014, son premier long métrage a remporté des prix au festival de Durban.

Odile GOERG

DELPUECH, André & JACOB, Jean-Paul (dir.). — *Archéologie de l'esclavage colonial*. Paris, La Découverte, 2014, 408 p., bibl.

Cet ouvrage est né d'un colloque au musée du Quai Branly en mai 2012. Ce livre important à tous égards se lit bien, car il est innovant et passionnant. Entre une excellente introduction des directeurs de la publication, traitant de l'archéologie comme une des sources de l'histoire, et une superbe conclusion par Ibrahima Thioub, il se répartit en 5 parties : « État et enjeu de l'esclavage colonial », « Vestiges de la traite négrière », « L'habitat et la culture matérielle », « Indices du marronnage », « Archéologie des cimetières d'esclaves ». Relativement courtes mais précises, les 24 communications, chacune suivie de sa bibliographie, rédigées par un aréopage de chercheurs internationaux, réalisent avec un bel ensemble la convergence de trois disciplines : l'archéologie, mais éclairée et soutenue par l'histoire et par l'anthropologie. On y constate que l'espace caraïbe est le plus étudié, les États-Unis s'y sont mis, l'Amérique latine est un peu à la traîne, les îles de l'océan Indien sont plus fouillées que les côtes africaines. Avec le développement des recherches, des liens possibles avec le pays d'origine et une meilleure perception des héritages africains dans l'univers servile pourront être ainsi graduellement définis.

L'objet est clairement affirmé et soutenu : il s'agit de recherches non seulement sur la condition esclave, aussi bien aux Amériques qu'en Afrique elle-même, mais concernant une archéologie ciblée sur les restes laissés par les esclaves eux-mêmes (les recherches plus anciennes et plus nombreuses sur les « habitations » des planteurs donc sont mises de côté). C'est donc moins une archéologie de l'esclavage qu'une archéologie « au service de la connaissance de l'esclavage » (p. 80). Aucun article n'est le simple résultat des fouilles ; la qualité primordiale est d'en situer les révélations dans le contexte et dans l'histoire. L'intérêt est aussi de rassembler diverses sortes d'esclaves, soumis ou non à la colonisation.

L'ouvrage insiste avec raison sur la nouveauté de ces recherches dont beaucoup ne sont apparues que dans les années 2000, voire 2010. Il a fallu, par exemple, le typhon de 2007 pour mettre au jour un cimetière d'esclaves à la Réunion, ou bien les travaux entrepris dans la perspective des jeux Olympiques de 2016 à Rio de Janeiro pour redécouvrir le long quai des esclaves oublié depuis deux siècles sous le quai de l'Impératrice. L'ouvrage plaide pour cette archéologie récente, et apporte les preuves de son utilité, alors que certains pays, comme la Bolivie, continuent d'ignorer la réalité esclave. Rien n'y est tenté à ce propos, malgré de gros moyens destinés à l'archéologie amérindienne : il n'y a ni enseignement ni savoir sur l'histoire des esclaves noirs en Bolivie, alors que Carthagène des Indes a le statut de ville patrimoniale de l'humanité pour avoir été le premier port négrier de toute l'Amérique hispanique entre 1580 et 1640. Mais, concernant les esclaves africains, on ne leur reconnaît qu'un patrimoine immatériel. Aucune fouille n'a donc été entreprise dans les neuf principaux districts de mines d'or de la Nouvelle Grenade dont ils constituèrent, mineurs ou marrons, l'essentiel de la population du XVI^e au XIX^e siècle. L'auteur attribue ce manque d'intérêt au racisme anti-noir explicite, puis implicite depuis que la constitution de 1991 reconnaît le multiculturalisme d'État.

Ce manque d'intérêt pour les réalités africaines de l'esclavage a été partagé un peu partout. C'est pourquoi l'ouvrage commence par un utile rappel des formes et des raisons de l'émergence récente d'une archéologie du fait colonial, et plus récente encore de l'esclavage. Car l'archéologie fait partie des remèdes possibles contre l'amnésie collective. Elle apporte beaucoup, cet ouvrage en est la preuve, à différents niveaux : vestiges de la Traite dans les ports et sur les bateaux négriers rescapés de l'archéologie sous-marine, traces de l'habitat et de la culture matérielle ; même si celle-ci est bien plus pauvre que celle des propriétaires d'esclaves, elle n'en est pas moins informative ; par exemple le nombre d'amulettes et de perles retrouvées sur les sites d'esclaves — ports, habitats ou cimetières — suggère à quel point ils cherchaient à se protéger comme ils le pouvaient contre la dureté de leur condition. Les traces de l'habitat esclave renseignent sur leurs bricolages de construction, les pipes en terre et céramiques à vernis plombifère sur leur habileté de potiers... Chaque fois qu'il est possible, ces trouvailles sont confrontées aux sources écrites qui, souvent, les ignorent.

S'il existe un domaine sur lequel l'écriture ne nous apprend rien, c'est bien celui du marronnage. Nous connaissons le nombre de fuyards, les résultats des chasseurs d'esclaves, mais seule l'archéologie peut informer sur les conditions de survie des fugitifs (p. 22). Enfin, les cimetières d'esclaves (ceux de la Guadeloupe et de la Réunion sont présents dans l'ouvrage) et leur évolution sont des révélateurs de l'acceptation et de l'intégration, ou non, dans la société coloniale, des anciens esclaves et de leurs descendants.

Cela rejoint, évidemment, le travail de mémoire, puissant incitateur de recherche pour retrouver ces « mémoires enfouies, ces lieux oubliés, cette histoire marginalisée » (p. 30), que l'ouvrage aborde avec empathie mais avec la rigueur scientifique nécessaire. On ne saurait mieux conclure qu'Ibrahima Thioub : « Quel rapport l'archéologue doit-il entretenir avec les communautés qui se proclament descendantes et héritières des producteurs du patrimoine matériel exhumé ? [...] La production d'un savoir historien crédible passe par la transformation de cette matière première [...] pour passer ce discours mémoriel au peigne fin de la critique historienne » (p. 394).

Catherine COQUERY-VIDROVITCH

HITCHCOTT, Nicki & THOMAS, Dominic (eds.). — *Francophone Afropean Literatures*. Liverpool, Liverpool University Press, 2014, 232 p., bibl., index.

The portmanteau word “Afropea”, whose creation in the 1990s was credited to the Scottish musician David Byrne, sought to convey the idea of a virtual European cultural landscape influenced by Africa. Since then, its derivatives “Afropean”, “Afropeanism”, “afropéen”, “afropéanisme” etc. have known diverse fortunes in popular culture (hip-hop music, blogs, websites), diasporic studies and fiction. Léonora Miano’s effort since 2008 to vulgarize the construct of Afropeanism and the word’s subsequent adoption by journals (such as *Africultures* and *Humoreques*) and magazines (*Afriscope* and *Amina* etc.) have to date not impressed compilers of dictionaries and encyclopedias. Given this lexicographic invisibility, the publication of *Francophone Afropean Literatures* by Liverpool University Press represents a bold attempt at the canonization of the term, particularly since the book was edited by Nicki Hitchcott and Dominic Thomas, both well-known figures in postcolonial, transnational and race studies. Beyond the volume’s obvious relevance to the afore-mentioned fields, it should also be of interest to students of migration, glocalization, same/other dialectics and related disciplines.

Influenced by blends, such as African-American and Eurasian, the coinage of neologisms to capture the interstitial taboo conditions of Africans domiciled or born in Europe has seen the birth of new terms: migritude (Jacques Chevrier), Afro-Parisianism (Benetta Jules-Rosette), Afropolitan (Taiye Selasi), Afropolitanism (Achille Mbembe), L’Afrance (Alain Gomis), Afrodescendants (Léonora Miano), Euroblack, Afro-European and Afropeanism. While some of these terms have had a somehow faddish life-span, others have, since their creation, been conferred with legitimacy by contemporary discourse.

Even if strangely, no mention is made in this study of William E. B. Dubois, in Afropeanism and its in-betweenness ethos and faith in a post-race Europe can be seen an extension of his theorization on double consciousness and an interrogation of his thesis on race as a defining force of the XXth century. Miano herself stresses the strong influence of African-American thought and poetics on her vision.

Given Miano’s sustained theorization of the subject, it comes as no surprise that all but one of the contributors cite her works to buttress argumentation. Beyond this common validating denominator, the various contributions draw conceptual strength, with some degree of frequency, from the probing studies of well-known experts in the field: Thomas (seven times), Paul Gilroy (five times), Achille Mbembe (four times), Sabrina Brancato (four times), Fatima El-Tayeb (four times) and Alec Hargreaves (four times). While these inter-textual links provide internal cohesion, they also ensure reciprocal interrogation on account of divergence in engagement with cited works.

The book has two main parts: a theoretical section of 11 essays (pp. 15-170) and a collection of six short stories (pp. 173-221). An 11-page lead-in, which sets the tone for this blend of criticism and anthology, a five-page bio on contributors and an index of five pages complete the volume. The essays were authored by Africanists, specializing in intertwined branches of cultural critique.

In the first essay, Thomas situates Afropean literatures in the tradition of francophone African literatures, appropriately captured as a hybrid spawned by two interacting cultures. The foundational identity-driven travel narratives

cited are by writers, such as Bernard Dadié and Cheikh Hamidou Kane. However, if the predominantly problematic Bildungsroman or laboring class protagonists of these dichotomous novels, invariably embarked on a return to the native land, their latter-day Afropean counterparts, the often upwardly mobile subjects who throb the novels of Fatou Diome, Miano and Alain Mabanckou, elect to live their socio-cultural hybridity in Black France, fully aware that they have a stake in the construction of a post-racial ethics in Europe, their homeland. Afropeanism is therefore coextensive with Black Europeans' agency to heed the beckoning of evolving and future history. In this well-researched essay, Thomas singles out Mabanckou's fiction on the experiences of "*sapeurs*", tropicalized dandies of Congolese extraction, as constituting the most powerful representation of survival and thriving post-migrant strategies to acquire socio-economic capital. Thomas associates himself with Caryl Phillips' perceptively crafted view of literature as "plurality in action", a celebration of ambiguity and a site for multiple individual truths, requiring thus a new crop of European writers to prepare the ground for a pluralistic post-local polity.

Whereas Thomas views the Afropean project as a response to the imperative of a post-racial Europe, Kathryn M. Lachman views Diome's *Le ventre de l'Atlantique* and *Celles qui attendent* as responding to the call for a post-national trans-Atlantic union (Africa-Europe-Americas), configured as a creative site of vibrancy and renewal. Taking exception to the limitative bi-continental contours of Afropeanism, Lachman draws attention to the cause of a triangular Atlantic relationship, championed not only by Diome but also by Gilroy. After a brief discussion of Diome's short story entitled "The Old Man and the Boat", Lachman identifies Diome's much read *Le ventre de l'Atlantique* as migration-bound writing. However, the relatively less known *Celles qui attendent* depicts non-migrant female protagonists who, after sacrificing to sponsor their sons and spouses to Europe as illegal immigrants, are obliged to despondently wait for their return. For Lachman, the distress of these non-migrant characters is the result of both endogenous and exogenous factors.

In the third essay, John Nimis explores the "fleshy" (corporeal, zoomorphic and alimentary) dimensions to Bessora's iconoclastic satire, *53 cm*. After configuring Afropeanism as the dynamic synthesis of two continents, racial categories and cultures that transcends ethnic formations, Nimis argues that Bessora's narrative dismantles the national as an identitarian marker, by valorizing hybridity. A network of "fleshy" symbols combines with sarcasm, exaggeration and humor, to convey a tableau of morbidity, institutionalized prejudice and dehumanization.

Fictional transgression is taken to a still higher level by Sami Tchak in *Place des fêtes*, arguably the most irreverent of African migration novels. While the mixed race mother Sara in *53 cm* utilizes an array of discomforting images in her anti-Establishment novel, the anonymous narrator-protagonist, a self-absorbed second generation migrant, in Tchak's narrative deploys an arsenal of taboo-breaking strategies (obscenities, stereotyping, parody) and sacrilegious conduct (incest, rape, procurement, promiscuity etc.) to shock readers out of their complacency and shake the very foundations of racial, national and axiological norms.

Anti-nativistic, anti-essentialist and anti-hegemonic in temper, Tchak's novel, as Allison van Deventer contends in probably the most documented essay, portrays a rebellious adolescent narrator who staunchly repudiates "diasporic nostalgia as a foundation of his own sense of identity" (p. 67), insisting

that he is “French in his values and attitudes as well as by birth” (p. 68). The brutal but deft recourse to colonial clichés, exoticizing imagery and biological stereotypes by the narrator, as a “cultural insider”, to describe African immigrants constitutes postcolonial mimicry and ironic parody, designed by Tchak, to echo the persistence of racial profiling in the metropolis and subvert the republican credentials of France.

Of a different hue is the work, a whodunit, used by Dawn Fulton to investigate the Afropean situation. At the intersection of urbanism, criminality and migrancy, the Afropean thriller offers students of postcolonialism and transnationalism an alternative insight into “hierarchical clandestine immigration” (p. 83). As Fulton demonstrates with illustrations from Jean-Roger Essomba’s ironically titled *Le Paradis du Nord* and his ominously entitled *Alerte à la bonté*, the aesthetics of crime is organically linked to the climate of marginalization and xenophobic reflexes in the fabled *City of Light*. For his part, John Patrick Walsh’s article explores Mabanckou’s inscription of Afropean traits on the Parisian cityscape. The struggles and triumphs of “*sapeurs*” often suggest the impossibility of regression into a mythical lost innocence.

In her essay, Kathryn Kleppinger offers comparative perspectives on the contribution of exchange to the formation of Afropean *qua* alternative European identities in two masterpieces : Miano’s *Tels des astres éteints* and Mabanckou’s *Black Bazar*. In both novels, a case is made for a transnational Europe sustained by inclusiveness, openness and engagement. In this respect, Afropean poetics approximates transitional literature which, for both Phillips and Dominic, can usher in a post-racial European community.

Similarly, Hitchcott uses the intimate lives of four female urbanites, at once black, French and socially privileged, to explore the triangular and multi-directional connections between Black France, Black America and Africa. Food, cultural artifacts, political figures and historical phenomena combine to foster this relationship as the four protagonists firmly reject socio-cultural polarization in favor of a fluid, horizontal and unity-in-diversity cityscape.

While Srilata Ravi’s essay also projects cosmopolitanism as a key feature of Afropeanism, she rather highlights its constituent parts, hospitality and friendship, in Wilfried N’Sondé’s migration novel, *Le Silence des esprits*. Ravi observes that N’Sondé liberates his novel from the strictures of “*banlieue narrative*” and its related stereotyped politics of crime by resorting to two major techniques : de-ethnicization of the narrative and foregrounding of bonding and hospitality. Thus conceived, the cosmopolitanism in N’Sondé’s work punctuates racist essentialism in favor of the Afropean project of shared multicultural experiences.

In the last of the 11 essays, Ayo O. Coly, interrogates Claude Levi-Strauss’s construct of “*bricolage*” and Gilroy’s notion of “planetary humanism” as she analyses Afropean masculinities in Tchak’s *Place des fêtes*, Miano’s *Tels des astres éteints* and Mabanckou’s *Black Bazar*. Frequent targets of French racism, male Afrodescendants in the three narratives nonetheless present their Afropeanism as a “purposeful perversion of received ideologies, including Africaness, Frenchness and blackness” (p. 164). Even then, Coly astutely observes the limitations of Gilroy’s post-racial vision since such utopian configurations ignore the “lived experiences of race and material effect of race” (p. 166) by veering towards a “politics of minimal selves” and collective suicide (p. 166). Coly’s insistence on the pitfalls of post-identitarianism and therefore, of the

Afropean ethos appears to justify Gayatri C. Spivak's "strategic essentialism" and opens up debate on the post-national project. In this regard, the position of her essay as a concluding provocative paper could not be more appropriate.

The six short stories that constitute the second part of the volume are Diome's "The Old Man and the Boat", Miano's "The Rain-maker Affair", Abdourahman A. Waberi's "The Squirrels of Wannsee", N'Sondé's "Francastérix", Tchak's "At the Borders of My Skin", Mabanckou's "Confessions of a sapeur". Of the six writers, it is only Waberi whose other works have not been examined in the critical section of the study. Four of the stories bear overt paratextual links with known works of world literature. Diome's piece which has already been succinctly evoked in Lachman's essay dialogues with Hemingway's classic, *The Old Man and the Sea*, N'Sondé's title is an unveiled satirical reference to the eponymous nationalistic Gallic comic series, *Astérix*, Tchak's work has as hypotext George Lamming's *In the Castle of My Skin*, while Mabanckou's story invites winks at similarly titled works by Saint Augustine and Rousseau. In many respects, "Confessions of a sapeur" continues the tradition of Mabanckou's Afropean novels while Diome's narrative evokes *Celles qui attendent*. The locale of the stories by Waberi and N'Sondé is an Eden-like Berlin. However, if "The Squirrels of Wannsee" is awash with historical references to European racism, N'Sondé offers a striking contrast between the haven of the German capital and the stifling xenophobic landscape of Paris. Similarly, Tchak uses his autofiction to lampoon the institutionalization of racism in France. A feminine foray into African crime fiction, traditionally the preserve of males, Miano's tale has the additional appeal of an engaging psychological and poetic creation. It bears noting that, as in *Blues pour Élise*, the two main female characters are upwardly mobile professionals. As a further mark of their Afropeanism, Afrodescendant characters bear Western names: Paule, Erna, Phillippe. With the exception of Miano's story, all the other five have self-reflexive narrator-protagonists in stories that confirm diverse aspects of Afropeanism already studied in the critical section of the volume.

With the publication of this authoritative ground-breaking volume on Afropean literatures of French expression, it is hoped that the mainstreaming of the term into lexicography will soon become a reality. That it was published in English, a world language, can only but speed the process. Misprints of English words "This is turn" (p. 147), "seperated" (p. 217) as well as French words, such as "Lettre (sic)... a" (p. 11, for Lettre... à), "hazard" (p. 143) and "emploi" (p. 149, for "emploie") neither mar understanding nor detract from the quality of the volume. Significantly, the authoring of the essays by Africanists not only reflects the global scholarly appeal of Afropeanism but also underscores the influence of African creativity, in the sense that Byrne coined Afropea, on the transcultural contact zone.

Augustine H. ASAAH

KEDZIERSKA-MANZON, Agnieszka. — *Chasseurs mandingues. Violence, pouvoir et religion en Afrique de l'Ouest*. Paris, Karthala, 2014, 256 p., bibl., DVD.

Cet ouvrage sur les chasseurs mandingues d'Afrique de l'Ouest constitue l'édition de la thèse de doctorat de l'auteure, soutenue en 2006. Se basant sur des

enquêtes de terrain s'étendant de 1995 à 2007 en Côte-d'Ivoire et au Mali, Agnieszka Kedzierska-Manzon explique dès son introduction le parti pris de publier avec quelques années de recul ses travaux, les logiques entourant l'*habitus* et l'imaginaire cynégétiques mandingues qu'elle a pu étudier et autour desquelles se construit sa problématique paraissant en effet trouver leur continuité dans les événements récemment traversés par ces deux pays.

Avant de présenter la structure du livre, soulignons son attrait visuel et l'effort esthétique de cette publication, la couverture étant composée d'une superbe photo en pleine page d'un chasseur en train de danser et chaque chapitre « intermédiaire » étant également illustré d'une photo en filigrane. L'ouvrage se découpe en effet en trois parties, chacune précédée d'un chapitre de transition qui permet à l'auteure de décrire un aspect particulier du donson, l'association des chasseurs. Ces passages plus descriptifs lui permettent de donner de façon judicieuse des éléments de compréhension des trois axes qu'elle développe dans les différentes parties de son livre. Avant la première, qui traite de la gestion de la violence et du pouvoir, en ramenant ces questions au champ culturel mandingue, l'un de ces chapitres rappelle ainsi dans leurs grandes lignes les pratiques et les représentations associées au monde cynégétique mandingue. La deuxième partie du livre, qui traite en détails de l'*habitus* associé à la chasse, est quant à elle précédée d'un chapitre interrogeant les liens des chasseurs à la brousse. Enfin, un chapitre sur les rapports des chasseurs aux femmes et au gibier précède la dernière partie qui interroge les liens entre chasse et religieux et les pratiques actuelles des associations de chasseurs mandingues, en rassemblant ces thématiques autour d'un questionnement sur la maîtrise de soi et du monde alentour.

Les chasseurs occupent une place tout à fait particulière dans l'imaginaire et dans la société mandingue. Chargés d'une fonction nourricière auprès de la communauté, ils sont aussi guérisseurs et ont des attributions religieuses, sortes de médiateurs entre la brousse, l'occulte et les humains. Ouvertes, leurs organisations laissent la possibilité à de nouveaux membres de s'initier. Les chasseurs ont historiquement été assimilés aux guerriers mandingues, constituant même un corps d'élite pendant la période précoloniale. Cette association entre chasseurs et guerriers perdure dans les représentations collectives contemporaines, dans des pays où l'État n'assure souvent pas ou plus la gestion de la violence, et trouve par ailleurs écho dans les fonctions militaires encore occupées actuellement par certains chasseurs mandingues.

L'un des fondements de la position sociale particulière des chasseurs se situe dans leur rapport à la brousse et, plus précisément, dans la manière dont cette relation constitue une expérience liminaire à partir de laquelle s'articulent d'une part l'acquisition et la maîtrise de techniques corporelles spécifiques et, d'autre part, le symbolique ou le religieux. L'auteure observe ainsi la façon dont l'expérience de la brousse est inscrite dans le corps des chasseurs, à travers une discipline corporelle très exigeante qui façonne tant leur image que leurs expériences individuelles. Ces pratiques corporelles interagissent ainsi avec le cognitif et l'émotionnel, modifiant la perception et le rapport aux autres membres de la société, notamment aux femmes, et constituant l'une des particularités de l'activité cynégétique.

La liminarité de la chasse est aussi fondée sur l'expérience individuelle et collective de la violence issue de l'acte de tuer, expérience donnant lieu à des états émotionnels particuliers et qui est « domestiquée et mise au service de la

société » (p. 202). Ainsi, la position sociale « à la marge » des chasseurs y semble-t-elle plus encore liée qu'à leur association symbolique à la brousse ou à leurs pratiques considérées comme occultes. La chasse interviendrait donc, comme le rituel, dans la gestion de la violence qui, au-delà de la guerre et du meurtre d'un animal, se trouve inscrite dans les logiques symboliques et sociales quotidiennes.

L'*habitus* cynégétique se voit toutefois profondément modifié par l'urbanisation et les rapports aux États contemporains des organisations de chasseurs mandingues. Le dernier chapitre du livre offre ainsi une réflexion sur les transformations de ces pratiques, proposant des pistes de réflexions pour penser les évolutions politiques observées ces dernières années, et l'implication des chasseurs dans plusieurs conflits. Dans ce contexte, les chasseurs mandingues conservent toutefois un prestige certain, notamment lié à la dimension esthétique de leurs manifestations (telles que les performances dansées et chantées). Mais, avec des initiations auxquelles prennent de plus en plus part les citadins, se développe une identité de chasseurs n'ayant pas ou plus l'expérience de la chasse, et montrant moins d'intérêt pour la pratique cynégétique elle-même que pour le fait d'être initié. L'hypothèse développée par l'auteure est qu'une initiation excluant l'exigeant apprentissage de la maîtrise de soi (tant physique que mentale) supposé par la pratique de la chasse en brousse ne saurait aboutir à l'assimilation de la tradition cynégétique mandingue dans toute sa complexité (p. 224). Plus qu'une transformation du groupe des chasseurs, elle voit ici l'émergence d'un nouveau groupe faisant référence à la tradition des chasseurs (p. 229).

Pour construire sa réflexion autour de l'*habitus* des chasseurs mandingues, A. Kedzierska-Manzon s'inspire des travaux de Pierre Bourdieu et envisage « l'étude de l'*habitus* comme ensemble des schèmes incorporés et inconscients organisant la pratique sociale » (p. 32). Ainsi, annonce-t-elle dès son introduction, privilégier l'observation et le partage de l'expérience de cet *habitus*, plutôt que les discours (p. 35). Elle précise toutefois que cette posture ne vise pas à nier l'importance des entretiens menés sur le terrain (*ibid.*). Cette démarche conduit l'auteure à introduire son ouvrage par une partie réflexive détaillée qui décrit les conditions de la recherche sur le terrain, sa propre implication, et la façon dont cette expérience l'a conduite à adopter ce point de vue et cette posture méthodologique, rappelant l'importance de la réflexivité. Pour satisfaire à ce travail où l'observation prime, elle s'appuie également sur des descriptions détaillées, en particulier dans sa deuxième partie qui analyse la pratique de la chasse et les techniques corporelles des chasseurs. À ce titre, le livre est également accompagné d'un film sur support DVD d'une trentaine de minutes intitulé *Oiseau*, qui illustre particulièrement bien cette partie, suivant le parcours d'un jeune chasseur tant en brousse que lors de cérémonies villageoises, tout en narrant son histoire personnelle. L'auteure met par ailleurs en lien ses différentes observations avec les travaux sur les biorythmes ou la cognition, mais aussi avec ceux de Jerzy Grotowski et d'Eugenio Barba sur le théâtre et sur les techniques corporelles des acteurs. Ce détour par des disciplines connexes lui permet ainsi d'appuyer son point de vue, montrant en quoi non seulement les expériences de la violence et de la brousse, mais également le travail sur le corps et les émotions, sont fondateurs de l'activité cynégétique mandingue et interrogent ses évolutions actuelles.

Alice DEGORCE

KESHODKAR, Akbar. — *Tourism and Social Change in Post-Socialist Zanzibar. Struggle for Identity, Movement, and Civilization*. Lanham-Boulder-New York-Toronto-Plymouth, Lexington Books, 2013, 202 p., bibl.

L'ouvrage d'Akbar Keshodkar, professeur en anthropologie à l'Université Zayed de Dubai, revient sur une question classique dans les études sur le tourisme, celle des rapports entre tourisme et changement social. Il se focalise plus particulièrement sur les phénomènes de redéfinitions et repositionnements identitaires que le tourisme induit au sein de la société d'accueil. Il choisit pour cas d'étude Zanzibar, archipel de l'océan Indien situé à quelques encablures de la côte de l'Afrique orientale qui a connu une très forte croissance du tourisme à partir du milieu des années 1980. À cette époque, l'archipel — qui depuis avril 1964 forme, avec l'ancien Tanganyika, la République unie de Tanzanie — s'ajuste, comme la plupart des autres pays d'Afrique subsaharienne, aux nouvelles nécessités d'ouverture de son économie imposées par le Fonds monétaire international et la Banque Mondiale. Le changement est d'autant plus radical que l'archipel avait été dirigé d'une main de fer depuis la Révolution de janvier 1964, un mois après l'indépendance acquise auprès des Britanniques, et le socialisme imposé comme mot d'ordre, avec ce que cela signifiait de refus de contacts trop fréquents et trop poussés avec des visiteurs occidentaux. On apprend ainsi que, dans les années 1960, les touristes ne pouvaient rester plus de trois jours d'affilée à Zanzibar, et qu'en tant que voyageurs sur des bateaux de croisière, ils ne visitaient souvent les îles pas plus d'une journée (le chiffre est donné de 2 777 touristes en 1961, p. 71). Depuis cette époque, la donne a changé : 19 368 touristes en 1985 ; 100 000 en 2000 ; et 125 000 depuis 2005. Le gouvernement de Zanzibar mise sur ce tourisme, espérant atteindre 500 000 visiteurs en 2015 (le chiffre est basé sur des documents gouvernementaux datant de 2008, et l'on regrette que l'auteur n'ait pas mis ses données à jour). Zanzibar est donc confronté à un tourisme de masse (*package tourism*) dont l'auteur nous convie à comprendre les enjeux pour la petite société insulaire zanzibarite.

Comment les Zanzibarites réagissent-ils à ces étrangers qui les confrontent à de nouvelles façons d'être et de faire ? Comment les normes sociales traditionnelles et les valeurs musulmanes dans une société islamisée à 95 % sont-elles transformées par la présence touristique ? Quelles stratégies d'accès à la richesse des touristes sont mises en place, par qui et comment ? Ces questions sont traitées de façon récurrente au fil des pages à partir de portes d'entrée différentes : la lutte pour le travail et la quête de biens et de richesses ; le difficile ajustement des valeurs de l'islam aux pratiques des visiteurs occidentaux en vacances ; la transformation des rapports de genre ; les nouveaux rapports familiaux et les stratégies matrimoniales. Cette structure, disons le d'emblée, entraîne malheureusement de fortes répétitions qu'il aurait été souhaitable d'éliminer. L'ouvrage s'ouvre sur une longue présentation historique de la construction identitaire à Zanzibar qui, sans rien apporter de nouveau dans la vaste littérature existante sur ces questions, est bien menée et s'appuie sur une littérature bien maîtrisée. Ce point d'histoire est, par ailleurs, indispensable à la compréhension de l'échec des identités de race et d'origine — dans un débat sans cesse recommencé entre autochtonie et allochtonie — qui non seulement structurent les rapports sociaux dans l'archipel, mais pèsent de tout leur poids dans le rapport complexe que la plupart des Zanzibarites entretiennent avec le tourisme.

C'est à partir du chapitre 3 que le thème du tourisme est introduit en tant que tel, chiffres à l'appui. Mais le lecteur reste sur sa faim, notamment face à certaines des caractéristiques de ce tourisme insulaire qui sont trop rapidement évoquées. Comment comprendre que le gouvernement mise sur l'orientalisme, sur l'imaginaire des palais arabes et des princesses des mille et une nuits, où l'or et l'ivoire côtoient les épices et les esclaves, alors que la Révolution de 1964 est devenu le mythe officiel de fondation d'une nouvelle nation zanzibarite pensée comme noire, africaine et continentale, débarrassée de son sultan et de ses anciens esclavagistes ? Le tour de passe-passe consistant à régler la question en une phrase (« the government is reviving the idea of Zanzibar as the pinnacle of an Arab civilization [...] which it ironically tried to systematically eliminate during and after the 1964 Revolution », p. 72) est loin d'être satisfaisant. En outre, s'il est plusieurs fois mentionné que le tourisme à Zanzibar n'est ni régulé ni contrôlé, qu'il constitue un des hauts lieux de la corruption, ou encore qu'il s'associe au commerce clandestin de la drogue, on n'en apprend guère plus, alors que ces aspects sont cruciaux pour comprendre le fonctionnement d'une économie politique locale fondée sur la corruption et la prédation. Le choix de l'auteur de limiter son analyse à des interactions plus banales et quotidiennes entre touristes et Zanzibarites empêche de réinsérer le micro de la relation touristique dans des rapports de pouvoir qui ne se réduisent pas à des conflits de valeurs entre culture zanzibarite (se présentant comme sophistiquée et civilisée) et culture occidentale (vue comme dépravée), dans une sorte de *clash* des civilisations localisé, mais sont hautement structurés par les relations qu'entretiennent les élites politiques et économiques des îles et les citoyens ordinaires.

Enfin, on en sait très peu au final sur ces touristes qui séjournent dans les îles. Qui sont-ils ? Que viennent-ils faire ? Comment interagissent-ils avec les Zanzibarites ? Malgré les chiffres et les catégorisations entre *backpackers/low budget tourists*, *package tourists*, et les touristes aisés, les cas d'études présentés par l'auteur, certes riches et intéressants, ont ceci de particulier qu'ils sont centrés sur la biographie d'un interlocuteur zanzibarite, dont on adopte le point de vue, et que le touriste n'y figure toujours que comme une entité désincarnée et homogène. On regrette dès lors que la littérature sur les études sur le tourisme, en fort développement depuis une dizaine d'années, n'ait pas été mobilisée pour servir d'appui à une peinture plus subtile des interactions entre visiteurs et visités, voire un questionnement des catégories communément utilisées dans les analyses sur le tourisme dans les années 1970-1990. L'auteur cite principalement les auteurs classiques, comme J. Urry⁵ ou D. MacCannell⁶, pour déclarer que tous les touristes arrivent avec des attentes préconçues (*tourist gaze*) pétries d'orientalisme et de primitivisme, que le tourisme se réduit à une forme de consommation et de marchandisation, notamment du sexe, pour finalement déclarer que « both parties (c'est-à-dire, Zanzibarites et touristes) treat each other as objects » (p. 75). Les analyses auraient été moins caricaturales si, au lieu de s'appuyer uniquement sur des récits recueillis par entretiens et discussions, l'auteur avait eu recours à l'observation participante, lui donnant ainsi les moyens de confronter les discours *a posteriori* et les pratiques en œuvre.

5. J. URRY, *The Tourist Gaze. Leisure and Travel in Contemporary Societies*, London, Sage Publications, 1990.

6. D. MACCANNELL, *Empty Meeting Grounds. The Tourist Papers*, New York, Routledge, 1992.

L'ouvrage séduit par les intentions affichées de l'auteur de démontrer que le tourisme, parce qu'il introduit des valeurs, des comportements, des représentations différentes, est producteur de transformations sociales dans la société zanzibarite — avec des catégories de population (la jeunesse en mal de biens de consommation, voire en mal d'Europe ; les femmes à la recherche d'émancipation) qui reformulent leurs identités dans les termes de cette modernité dont le touriste est médiateur — mais aussi producteur de résistances et de repli sur la tradition. Il aurait cependant fallu, concernant cette question du repli et des résistances, que la catégorie de tradition soit non seulement interrogée mais appréhendée comme une néo-tradition inventée au miroir de cette modernité touristique plutôt que comme une donnée déjà là, spécialement quand l'auteur discute de la place de l'islam et de la position des femmes. Malgré quelques rigidités conceptuelles, malgré des aspects qu'il aurait fallu creuser, l'auteur a le mérite de chercher à embrasser large pour fournir un panorama du changement social et identitaire à Zanzibar. Il ne cesse de rappeler avec raison que le tourisme s'inscrit dans un processus de transformation pluriséculaire, sur la longue durée : la société zanzibarite est cosmopolite, mélangée, métissée ; elle est le fruit d'échanges, de déplacements, de croisements des hommes, des idées, des marchandises ; et elle est encore et toujours, en ces temps de tourisme de masse, aux prises à ces négociations permanentes entre appropriation et rejet par lesquelles se construit sa singularité. L'auteur le rappelle, en conclusion, par des mots simples, justes, et valables pour toute société : « Ideas of being Zanzibari have changed in the past and will change again in the future » (p. 204).

Marie-Aude FOUÉRE

VITI, Fabio (dir.). — *La Côte d'Ivoire, d'une crise à l'autre*. Paris, L'Harmattan, 2014, 240 p., bibl.

The contributions to this volume focus on Côte-d'Ivoire from 2002, when an abortive coup effectively partitioned the country in two, to 2012, when the government's refusal to accept the results of an election led to a military siege of Abidjan and the forceful reunification of the country. The chapters were originally presented at a conference in Pavia, Italy, which attempted to place these events within a longer-term perspective. Although half of the contributors are anthropologists, the others come from a wide array of disciplines in the social sciences—political science, economics, geography; the authors also constitute an international array of Europeans and Ivoirians.

Some of the chapters concentrate more narrowly on the events of this turbulent decade. Giulia Piccolino focuses on the legalist rhetoric of the Gbagbo regime, foreshadowing its rationalization for its rejection of the results of the 2012 election. Marco Wyss provides a balanced evaluation of French military intervention during the crisis, highlighting its positive contribution in preventing bloodshed but also its negative effect in calling into question the impartiality of the role of the UN peacekeeping force. In a very different vein, Magali Chelpiden Hamer examines the destructive effects of the crisis on Ivoirian schools, both in terms of the interrupted scholarization of a generation of youth and of the controversial and partisan political role of the FESCI, the student union.

By attempting to place these events within a longer-term perspective, the other authors take a “retro-prospective view” to use the language of Kouamé Sylvestre Kouassi, in order to evaluate the extent to which the problems at the root of the crises have in any real sense been resolved. The overall verdict, as F. Viti suggests in his introduction, is pessimistic. K. S. Kouassi sees the crises as a symptom of the failure of democratization in post-Independence Côte-d’Ivoire. Jean Marcel Koffi discusses the way in which economic downturn and political instability have fueled on another; while economic stagnation has fueled political violence, such violence has in turn discouraged foreign investment, launching a spiral of economic and political failure. Armando Cutolo provides a fascinating account on how demagogues who dominated “street parliaments” during the Gbagbo regime have recycled themselves as Pentecostal preachers whose messages employ a hermeneutic of secrecy to prophecy Gbagbo’s return.

Not surprisingly, land tenure emerges as one of the principal issues fueling political conflict in Côte-d’Ivoire. Essays by Jean-Pierre Chauveau and Jean-Philippe Colin on the situation in the southwest and by Noël Kouassi on the southeast show how similar issues of ethnic and intergenerational tensions have played out very differently in different regions. Indeed, it is surprising that they are not placed consecutively in the collection, and that comparisons are left entirely to the reader. In the southwest, in spite of outbreaks of violence, land transactions actually increased during the period, fueled by attempts to negotiate and renegotiate terms in a situation of uncertainty. In the southeast, where young men would violently (but not lethally) enforce a curfew, uncertainties hinged less on rights to land than on performances of public deference and the acknowledgment of relations of dependence.

The collection ends with a deliberately controversial and provocative essay by Fabio Viti which, by its very placement, unfortunately draws attention away from the other essays in the volume. F. Viti argues that recent crises are indeed a continuation of a pattern of violence that has characterized Côte-d’Ivoire since its inception as a colony and its brutal “pacification” followed by a long period of reliance on forced labor. After independence, the authoritarian regime of Houphouët-Boigny was also marked by the violent repression of dissent. F. Viti contrasts the reprehensible silence of (especially French) academics to their recent and overwhelmingly one-sided partisan intervention. Unfortunately, F. Viti does not restrict his critique to a condemnation of poor judgment, lack of objectivity, or even pusillanimity, but suggests that these academics are guilty of bad faith and reacting to the decline of French influence, intellectual as well as political and economic, in Côte-d’Ivoire. Such an accusation is unsubstantiated and, I suspect in most if not all cases, unfair. As such, as an ending to both his individual essay and the book as a whole, it detracts from the impact of his otherwise very convincing essay and, more generally, from the other contributions to the volume.

Robert LAUNAY